

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Quatre jours

Crystal Béliveau

Volume 41, numéro 3 (243), juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Béliveau, C. (1999). Quatre jours. *Liberté*, 41(3), 57–63.

---

CRYSTAL BÉLIVEAU

## QUATRE JOURS

Ma mère regarde par la fenêtre. Elle a l'air fatiguée, elle est inquiète. Elle parle de l'eau, elle dit qu'elle n'a jamais vu le lac si calme, si beau. Puis elle se retourne pour te regarder dans ton lit d'hôpital. Tes yeux fermés, tu t'endors, ouverts, tu nous reviens. Tu me demandes combien de temps je reste à la maison et je ne sais pas quoi te répondre je dis je ne sais pas papa peut-être une semaine et tu me souffles à l'oreille peut-être un mois et alors c'est à mon tour de me retourner, de regarder ce paysage rendu tout d'un coup brumeux par ta tendresse brumeux par ma nostalgie. Ma sœur Colette entre avec son fils aîné. Elle lui dit de saluer papa et DeVo sourit, s'avance et tape avec confiance la main que tu lui tends. Il n'a pas peur. Il me demande si tu vas mourir et je dis non il est malade il va guérir c'est pour ça qu'il est à l'hôpital. Je le regarde dans les yeux pour y trouver un signe de foi, pour qu'il me le renvoie. Il a quatre ans et il est encore au stade de l'inventaire ceci est mort ceci ne l'est pas ceci va bientôt l'être. Il faut que les choses soient à leur juste place à cet âge-là. On va dehors tous les deux, jeter des pierres. Sa petite sœur se joint à nous, elle s'appelle Maddy, on va vers le bord du lac et DeVo me dit qu'elle va tomber dans l'eau y mourir qu'il faudra vider le lac pour qu'elle ne s'y noie pas. Il m'explique son projet étape par étape et moi je l'écoute je les surveille et je continue à jeter des pierres.

Le jour on te donne du jus de pomme avec une paille et le soir on rentre et on boit ton rhum. On parle de toi, de ta mine aujourd'hui, de ce que t'as dit à différents moments de la journée. Tu nous fais rire, papa, avec tes histoires de cathéter. T'en es pas mal obsédé. Tu demandes à ma sœur Colleen, ta fille aînée, l'infirmière, si on t'avait mis une calculatrice, ensuite tu veux que je vérifie qu'elle marche ta décapitatrice et le lendemain tu ne l'appelles que ta maudite pissette. Ces histoires circulent parmi nous comme des transfusions de sang, on en a besoin, tu nous donnes ce qu'il nous faut, toi qui t'es sauvé de ta chambre le premier matin pour fumer une cigarette dehors, devant le beau spectacle l'eau le ciel les bruits du village et deux heures plus tard tu souffres d'une crise respiratoire grave. Je l'imagine toujours l'expression de maman quand on l'appelle pour le lui dire, maman qui était tellement soulagée de te voir enfin rentrer à l'hôpital, son mari têtu, fier et la peur bleue qui se cachait derrière. Quelques heures plus tard je reçois le téléphone, c'est Colleen, sa voix rassurante me disant que c'est important que je la rappelle et je le sais papa, je le sais que c'est toi qui vas me ramener en Saskatchewan, chez nous, là où t'aurais voulu que je sois de toute façon. Quatre jours. Tu vas passer quatre jours à l'hôpital. Tu te racontes plein d'histoires que j'essaie de suivre mais les indices me fuient dans le vent de ton regard. Tu es là, immobile, mais je te vois voyager papa, tu retournes à tes sites mythologiques, tu es ailleurs et c'est trop beau et trop simple ce qui te touche *chrysler chevy ford* ton poème à trois mots dont le dernier est à peine perceptible il n'y a que tes lèvres qui le prononcent pas de voix derrière pour le supporter tu es fatigué papa je te souris je comprends.

J'aime te donner ce qu'il te faut mais j'aime pas te le demander. Tu es fier et je ne veux pas renforcer ton sentiment d'impuissance. Tu as essayé de tenir le verre toi-même aujourd'hui ça a même marché une fois sans paille

mais la deuxième fois il t'a échappé tu as juré mais j'ai dit c'est bien papa c'est bien que tu essaies et tu es si beau aujourd'hui papa tu as l'air vraiment bien. Je ramasse le mouchoir qui est tombé par terre et quand je me lève je te dis je t'aime papa je te le murmure à l'oreille et tu me dis moi aussi je t'aime et tu te tapes les doigts contre la surface de la table roulante et regardes par la fenêtre. J'envie les visiteurs qui viennent pour la première fois. En dépit du poids de ta fatigue tu fais appel à toute ton énergie et pendant trente secondes je te reconnais papa tu ne veux pas faire peur tu es si digne dans ton lit d'hôpital tu es si doux. Tu demandes à mon oncle s'il a cueilli toutes les pommes de terre, il te demande comment ça va, tu dis pas pire pas pire et tu te rendors. On reste là à te regarder, à remplir les blancs laissés par ton sommeil, et alors je veux qu'ils partent, les autres, papa se fatigue vite, gardez le cadeau qu'il vous donne et allez-vous-en avec, j'ai pas envie de vous parler de répondre à vos questions il nous entend vous savez il entend maman quand elle dit qu'elle va apporter des jouets pour lui garder les mains occupées, son sentiment est superbe mais son mari est fier il ne voudrait pas qu'on le traite comme un enfant. Sauf que lui, il ne dirait pas ça. Il nous regarde, il nous remercie. Il ne nous demande que quand on part mais j'aime ça, ça nous touche et on veut tous savoir qu'on lui manque quand on n'est pas là, on se dit il t'a demandé ce matin c'est vrai il m'a demandé et ça nous fait du bien, ça nous rassure, tu nous dis je vous aime.

Tu as essayé de suivre les prières quand le prêtre est venu aujourd'hui. On se joint les mains et je te regarde papa je suis à tes pieds tu me regardes et je te souris à travers mes mots et je rends grâce à Dieu que mes cheveux tombent un peu devant mon visage parce que je ne veux pas que tu me voies pleurer, je ne savais pas que le prêtre venait aujourd'hui mais c'est mieux comme ça, maman vient de partir elle aurait trouvé ça dur je pense

mais alors tu te rallumes quand le prêtre te dit je ne savais pas que tu avais une si belle fille et tu lui réponds j'ai trois belles filles, toutes mes filles sont belles et tu ajoutes que tu as deux fils aussi et ensuite tu nous mélanges tous mais tu ne sais pas à quel point je suis fière de toi et je te regarde papa et j'ai envie de dire cet homme est mon père, rien d'autre que cet homme est mon père.

Le troisième jour on nous dit que tu as passé une mauvaise nuit. Jusque-là on rentrait à la maison dormir, question de conserver de la force au cas où ça durerait longtemps mais là tu as besoin de nous. Je me propose tout de suite, je dis que je veux passer la nuit avec toi je dis que j'aime ça quand on est seuls tous les deux et en plus j'ai pas d'enfants pas d'autres responsabilités sauf que d'être là et j'ai un bon livre et de la musique aussi et on va s'amuser papa et moi. Ma sœur Colleen propose de rester le lendemain et c'est décidé. Maman part vers 22 h 30. Je mets mon pyjama et j'enlève le tien. Ça fait un moment que tu essaies de t'en débarrasser et je te comprends c'est laid le tissu est mince ça ne sert à rien qu'à t'emmerder et donc je dis à l'infirmière papa est nu juste pour que vous le sachiez quand vous venez dans la chambre, pour que vous ne soyez pas surprise. Je m'installe sur une chaise à côté de ton lit et j'ouvre mon bouquin. Mais ils avaient raison, tu es très agité. Je regrette parfois de ne pas t'avoir laissé ton pyjama parce qu'à chaque fois que je lève les yeux tu as à nouveau jeté les couvertures de côté et je dois te dire mais papa tu es tout nu voyons donc et je finis par mettre le ventilateur, je trouve ça pas mal comme stratégie, mais là j'ai peur que tu gèles et donc on continue notre jeu de draps jeter-remettre jeter-remettre et je me demande si je n'ai pas un peu peur d'être là toute seule avec toi. Mais alors tu me regardes, je suis à côté de ton lit, la tête penchée contre l'oreiller et tu me dis va te coucher Crissy, t'as l'air fatiguée et je te dis mais non papa ça va bien ne t'inquiète pas pour moi mais ta tendresse me fait du bien me fait mal.

Je demande aux infirmières de t'aider à trouver une position confortable. Elles font leur possible et on te regarde respirer, c'est pas toujours évident, et tu ouvres tes yeux et tu prends ma main et celle de l'infirmière et elle te dit George you're gonna be OK et je pleure parce que je veux la croire mais je commence à avoir des doutes et tu es mon père et je ne veux pas trop y penser.

À 1 h 30 on décide de te donner un somnifère. Je m'installe dans mon lit et je compte les espaces entre tes ronflements. Cinq secondes ou plus et je lève la tête. Je m'approche de ton lit et je fais des respirations profondes comme j'avais appris au cours de yoga parce que je veux bêtement que ton rythme corresponde au mien sauf que moi je ne fume pas j'ai des poumons forts j'ai 24 ans et je te tape sur l'épaule respire papa comme ça respire papa respire c'est ça c'est bien ça continue papa. Je te donne de l'eau. Je te donne du jus de pomme. Je pense à Colleen et à ce qui l'attend demain soir, je mange les biscuits qu'elle m'a laissés je t'écoute je te regarde.

Je ne savais pas à ce moment-là que c'était la veille.

On me réveille vers six heures et demie du matin et on me dit d'appeler maman. *Vite Crystal, appelle ta mère vite.* Quand elle décroche je lui dis tout simplement *viens maman, papa ne va pas très bien.* J'appelle ma sœur Colleen, ma sœur Colette, mon frère Dennis, mon frère Duane, j'appelle mon ami Mark et je leur dis à chacun *viens, papa ne va pas très bien.* Je ne reconnais pas ma voix, elle est si calme, plus grave que d'habitude.

Je rentre dans la chambre. Papa n'est plus conscient. Il respire à peine. Je lui prends la main et je la serre fort. Je lui chuchote il fait beau dehors à l'oreille. Ma mère arrive mes sœurs arrivent on lui dit Colleen est là papa Colette est là. Le médecin nous dit que ça pourrait prendre quelques heures. Ma mère va fumer une cigarette dehors, mes sœurs pleurent elles arrêtent de pleurer maman revient dans la chambre on attend. On te parle. Colette

m'émerveille. La plus délicate de la famille elle te dit que tu vas manger des œufs avec Dieu ce matin que tu t'en vas parce qu'on te nourrit mal ici et on t'interdit de fumer elle te dit qu'elle t'aime. Je te parle en français, la seule des enfants à l'avoir appris, je te dis que je suis fière de toi que j'en parle tellement à mes amis qu'ils ont l'impression de te connaître que tu es une véritable légende. Colleen parle un peu moins, l'infirmière, elle te regarde, elle lit tes signes. Ma mère la regarde, te regarde, nous écoute. Elle tient ta main. On apporte du café.

*Il commence à se préparer, c'est Colleen qui le dit à maman. Je suis de l'autre côté, proche de tes épaules, Colette est partie chercher des muffins je me dis mon dieu où est-elle ça ne se peut pas mais là elle revient remplir l'espace à tes hanches et on est là, on t'entoure, les femmes de ta vie, nos paumes sur ta poitrine, on t'aide à partir Colleen te dit It's ok Dad you can go Dad let go now Colette te dit I love you Dad let it go it's ok Dad ma mère te dit you've fought long enough George it's ok I love you you can go now et moi je dis je t'aime papa vas-y papa VAS-Y. On est ton chœur terrestre, nos mots comme des ailes, un vent chaud sur ton visage, tu as le monopole de notre amour de nos forces on te donne tout ce qu'on a papa on t'aime papa ON T'AIME*

et tu es mort avec toute la grâce d'un dieu devant nos yeux humides, c'était si paisible ma mère dira par la suite c'était si paisible et quand on part de l'hôpital il ne nous reste que des traces salées sur nos joues, là où ton souvenir a toujours tendance à se promener.

Ton départ nous a laissé un grand espace à remplir. Pour ma part, j'ai commencé avec des plats que les habitants du village ont apportés. Ils ont commencé à arriver vers midi, avec leurs offrandes culinaires. Au début on pleure beaucoup, chaque nouveau visage nous ramène quelques heures en arrière, le choc et la tristesse et je suis désolée mais rendu au dixième c'est moi qui les

---

console, je regarde vite dans leurs paniers pour voir ce qu'il y a de neuf et mon frère et moi on commence à classer les plats, à décider lequel mérite notre prix d'excellence, on en a marre de la viande froide et on attache beaucoup d'importance à l'originalité à la présentation. Il dit que c'est comme l'Halloween sauf que c'est eux qui donnent, on n'a qu'à répondre à la porte. Maman nous trouve insolents, irrévérencieux et drôles. Ça nous fait du bien et on passe la journée à grignoter, à se raconter des histoires, à répondre au téléphone. On finit ta bouteille de rhum on en achète une autre.

Quelques jours plus tard on te porte au cimetière. On pleure beaucoup, surtout maman qui trouve ce dernier bout dur mais elle veut t'accompagner jusque-là, même si t'y laisser fait encore plus mal par la suite. Après la dernière prière, ma sœur Colette s'approche de ton cercueil avec son fils dans ses bras. Ils s'agenouillent tous les deux, elle lui fait signe et alors il sort une petite pomme de terre de sa poche et la place au niveau de ta poitrine au niveau de ton cœur. C'est si beau ce geste d'un petit-fils qui partage déjà ton amour de la terre. Les fleurs me paraissent morbides ce jour-là des bouquets on en a déjà trop à la maison mais une pomme de terre une toute petite pomme de terre ça me monte à la gorge chasse et alimente ma grande tristesse ma grande joie de t'avoir connu de te revoir dans un petit de quatre ans j'ai envie d'applaudir il comprend mieux que nous c'est quoi la vie c'est quoi la mort et j'y cède et mon rire sort comme un hoquet plusieurs en fait toute une suite de sons incontrôlables et confus et quand ils reviennent nous rejoindre Colette et son petit je ne suis pas la seule de la famille à le remercier à l'embrasser à lui dire thank you thank you thank you.